INTRODUCTION

Le développement considérable des sciences, les projets et les rêves contradictoires qu'elles éveillent, ont tendance à masquer et souvent faire oublier le rôle essentiel joué par la psychologie et les affects dans le grand mouvement rapide qui transforme notre société.

Ce mouvement est caractérisé notamment par une tendance à l'uniformisation et à la dépersonnalisation de l'être. Le conditionnement de l'humanité via un même système éducatif, via l'unicité du moule formateur de la pensée par le même réseau d'information, par la même imprégnation aux mêmes images, et par la soumission à l'emprise croissante mais parfois erronée du nombre, est un des traits de l'humanité de demain. Ce nouveau conditionnement de la personne à n'être plus qu'une cellule au sein d'un vaste complexe pensant et agissant le prépare sans doute à accepter une transformation radicale de sa fabrication biologique. Le meilleur des mondes est à notre porte. Clonage et manipulations génétiques ouvrent des possibilités fantastiques de transformations. Faute, en réalité, d'une compréhension suffisamment pénétrante de l'homme, elles peuvent déboucher sur d'énormes souffrances, sur des échecs locaux ou globaux, à la mesure des dimensions numériques de l'humanité, de ses capacités d'intervention techniques et coercitives.

Il existe manifestement une forme d'intelligence profonde de l'homme exprimée de manière obscure par le corps religieux. Il faudra sans doute encore beaucoup de temps à l'humanité pour clarifier cette compréhension. C'est vers des considérations plus accessibles qu'est tourné ce propos. Si le savoir scientifique et technique pèse chaque jour davantage sur nos choix et notre devenir, il faut prendre en compte le fait que d'autres facteurs, plus subtils, contribuent également, de manière puissante, à diriger nos comportements, à établir nos décisions, nos positions idéologiques et politiques. Ces facteurs sont de nature psychologique et affective. Ils jouent un rôle de première importance dans la manière de façonner l'être au cours de son développement, et la société au cours de son évolution.

Certains anciens étaient pénétrés de cette vérité : ils savaient, comme Montaigne et son lecteur Pascal, que le cours de l'histoire ne dépendait parfois que de "la longueur du nez de Cléopatre". Autrement dit, la réponse affective à un trait physique ou du caractère peut entraîner des changements de comportement ayant, notamment selon la position sociale, des conséquences plus ou moins importantes dans l'espace et dans le temps.

Entreprendre l'analyse typologique des caractères, de leur mode de formation, de leurs comportements en présence de diverses situations, des conséquences spatio-temporelles de ces comportements selon la place et le rôle dans les sociétés est un préalable indispensable pour comprendre comment ces sociétés ont évolué et peuvent évoluer. Faire connaître à chacun, et en particulier aux décideurs, les résultats de telles études serait alors un atout précieux pour guider les choix et apprécier le devenir de notre société.

On connaît la difficulté de l'entreprise : elle ne participe pas de l'esprit de géométrie, elle ne bénéficie pas de l'aura d'un langage formalisé, son champ d'investigation est aussi large que complexe. Certes, historiens, psychologues, psychiatres, médecins, ont déjà jeté les fondations de cet édifice du savoir, ont commencé à élever les premiers murs. Cependant, qu'ils ne fassent pas encore partie de l'entourage du prince est révélateur du chemin qui reste à parcourir.

Le travail est d'autant plus difficile à accomplir que le monde est foncièrement ambigü et contradictoire. Les actes à accomplir aujourd'hui pour assurer la stabilité de l'individu peuvent être totalement opposés à ceux qu'il est nécessaire d'entreprendre pour maintenir la stabilité de la société. L'être, tout corps social, sont constamment soumis à des tensions opposées qui n'engendrent pas toujours une harmonie analogue à celle de "l'arc et de la lyre" pour reprendre l'image célèbre d'Héraclite.

Il est profondément nécessaire de raisonner en terme de stabilité pour donner une cohérence aux analyses du comportement. C'est bien parce que, inconsciemment ou non, il est en meilleure position pour assurer, localement au moins, la stabilité de son être que l'individu cherchera à acquérir un pouvoir, quelle qu'en soit la nature, et qu'il emploiera parfois pour ce faire des procédés, comme celui du mensonge, qui, à terme, se révèleront négatifs pour son projet.

La plupart des ruptures de stabilité sont dues soit à l'excès, soit à l'incompatibilité des forces en présence. Le manque de prudence, de discernement, de jugement conduisent souvent à franchir les frontières qui bordent le domaine de stabilité, et précipitent vers l'abîme celui qui a transgressé ces limites. L'excès, souvent, tue.

La connaissance de soi-même, et des autres, est nécessaire pour que la notion de responsabilité ait un sens. Il est vrai que, plus souvent qu'on ne l'imagine, l'homme est irresponsable dans la mesure où les processus qui l'ont façonné tant sur les plans physique que psychologique lui ont totalement échappé. Cette responsabilité affleure le jour où il prend conscience des notions de bien et de mal, où il devient capable de faire une distinction entre l'acte recommandé, l'acte admis, l'acte répréhensible, l'acte interdit. Sa physiologie interne, ses traits de caractère propres, son éducation familiale, sociale sont autant de facteurs qui pèsent sur la capacité de l'individu à développer des comportements plus ou moins réfléchis, plus ou moins spontanés, plus ou moins passionnels, qui peuvent échapper à son contrôle.

Si les pathologies biologiques sont presque toutes repertoriées, analysées, et souvent maîtrisées, il n'en est pas de même des pathologies mentales, plus discrètes, plus nuancées, plus difficiles à cerner et à contrôler. Leurs effets portent sur les comportements des individus, sur l'entourage, familial, professionnel, social, plus ou moins étendu de ceux qui sont porteurs de ces pathologies. Leurs modes de transmissions, leurs effets secondaires sont très mal connus.

Toucher à la biologie profonde de l'homme avant que ne soit suffisamment débrouillée la connaissance de tout ce qui touche les affects et la psycho-sociologie de l'être humain, par eux-mêmes et dans leurs rapports avec le substrat biologique sous-jacent, semble relever du pari faustien, d'un pari immature et dangereux. Tel est au fond l'un des principaux messages de ce texte. Il pourra sans doute paraître bien banal à certains : n'est-il pas une forme de redite modernisée du fameux "science sans conscience n'est que ruine de l'âme"?

Les chroniques rassemblées dans ce recueil tracent en quelque sorte le cheminement mental qui a conduit à afficher ce point de vue. Elles évoquent l'effet de quelques affects à trois niveaux principaux de stratification de la société, au niveau familial, au niveau professionnel, au niveau global. La société dont il est question ici est bien localisée dans l'espace puiqu'il s'agit de la société française.

Elle est un exemple remarquable de stabilité. L'historien pourrait consacrer à ce thème tout un volume. On se limitera ici à quelques évocations symboliques. Par exemple, une révolution, un changement de régime se traduit en général par le renforcement et par le changement de nom des corps constitués : les facteurs deviennent des préposés, les assistants des maîtres de conférences. Sur le fond, le changement politique n'apporte guère d'évolution dans les mentalités de nombreuses couches de la population. C'est ainsi qu'on peut glaner des renseignements sur certaines manifestations de l'état d'esprit français par la lecture de Strabon aussi bien que de César.

Le tempérament gouailleur, frondeur voire râleur des gens des partis d'extrême droite, leur défaut de culture, leur horizon spatio-temporel limité s'inscrivent dans une longue tradition. Il n'est pas sûr que les spécialistes aient entrepris une étude approfondie de cette strate de la population, tant sur le plan sociologique que psychologique.

Par ailleurs, le manque du sens de responsabilité humaine et sociale que l'on rencontre également n'est pas seulement le fait de la constitution des personnes, mais aussi celui de traditions forgées par une structure administrative et une organisation religieuse qui ont eu davantage tendance à corseter l'esprit qu'à le libérer. On manque de travaux réels étudiant les effets sur le comportement et le vote des différents systèmes politiques et administratifs, des idéologies sur lesquelles reposent ces systèmes. D'une manière encore plus générale, on manque d'études descriptives et explicatives sur les dysfonctionnements et sur les effets à plus ou moins long terme, au niveau de la famille comme au niveau de la société toute entière, des diverses fragilités et maladies psychologiques comme mentales pouvant affecter les innombrables acteurs de la comédie humaine.

Il n'est pas sûr que la société française, encore aujourd'hui, soit de tempérament démocratique. L'esprit de démocratie suppose la liberté d'expression, le respect d'autrui et la recherche de la vérité, en somme l'honnêté intellectuelle.

Or l'appétit du pouvoir, sous-tendu par la passion politique et l'orgueil, cette même passion politique, la simple ignorance, les *a priori* idéologiques, l'information corrompue, conduisent de trop nombreuses personnes à affirmer des demi ou des contre-vérités aux effets, en définitive et à terme, presque toujours contraires ou pervers, et qui, bien sûr, ternissent l'image de leurs auteurs.

Il ne semble pas qu'on ait entrepris des études sérieuses sur les différentes modalités d'émission du mensonge. Celui-ci peut jouer un rôle défensif, protecteur ; il peut également avoir une fonction destructrice. Il peut être motivé par des raisons de banale humanité, d'ignorance, d'imprudence, ou par des mobiles moins nobles, allant jusqu'au désir d'abaisser, de salir, d'anéantir. Il peut être lié à des faiblesses et des dérangements, momentanés ou constants, dans la perception du réel et dans sa reconstruction par l'esprit. Expression de ce trouble, l'attaque mensongère apparaît souvent comme le renvoi, la projection sur autrui de ces troubles, consistant à faire de l'autre un réceptacle, en lui attribuant ces mêmes défauts dont, par sans doute une fausse inconscience, la présence en soi est ressentie.

On n'en finirait pas de citer des exemples de tels comportements puisés dans la vie politique de la société (surtout par les temps qui courent) dans la vie familiale, ou dans la vie professionnelle quotidienne.

A l'intérieur de celle-ci, la contradiction est parfois particulièrement forte entre le comportement des individus à l'intérieur de la communauté professionnelle conçue comme une petite société humaine, et leur attitude professionnelle stricto sensu où l'on ne commet guère d'écart dans la recherche du vrai. J'ai, pour ma part, toujours ressenti avec vivacité cette contradiction dans mon domaine universitaire, où l'on pratique, sur le plan strictement professionnel, la recherche de la vérité scientifique. Le pouvoir, sa recherche, son exercice, y corrompt toujours les plus avides de reconnaissance et les plus orgueilleux. Les passions politiques ou idéologiques y exercent parfois les mêmes ravages par les manipulations ainsi que par les erreurs de jugement et de décision qu'elles engendrent.

Le système éducatif ne peut bien sûr, à lui seul, parvenir à former des individus parés de toutes les qualités. L'enseignement des vertus dispensé dans les cours d'instruction civique de la Troisième République n'a pas été suffisant pour détourner un Bousquet de salir l'image de son pays par des actes inhumains. Un Papon, qui fut pourtant formé à cette école, n'avait pas en lui-même des qualités d'empathie suffisantes pour ne pas se plier à une fonction éxécutive de hautes œuvres. Ces plus ou moins exceptions ne doivent pas masquer l'effet moyen positif que ne peut manquer d'avoir une formation assez complète et bien conduite.

Il est heureux qu'aujourd'hui, le pouvoir politique, les autorités de tutelle, les différentes corporations s'attellent, avec beaucoup plus de transparence qu'autrefois, à une réflexion sérieuse sur la formation qu'on doit dispenser au sein du système éducatif.

Les mathématiques jouent un grand rôle dans notre société, non seulement parce qu'elles permettent de mettre en évidence certaines qualités intellectuelles, mais davantage parce qu'elles sont un outil professionnel essentiel dans les industries des transports et des transmissions, parce qu'elles prennent une place de plus en plus importante dans certains secteurs de l'activité, et, ce qui est moins évident, parce qu'elles peuvent jouer un rôle très important dans la formation intellectuelle des individus.

Par la grâce d'une école mathématique brillante, la France a été pionnière dans la rénovation de l'enseignement des mathématiques, rendue nécessaire par le formidable développement de cette Malheureusement, les premières réformes ont été d'abord conduites de manière excessive et insuffisamment fondée, notamment sur le plan psychologique. Le retour du balancier a été non moins violent, sous-tendu par des conceptions idéologiques non moins excessives et non moins psychologiquement mal fondées. Quelques générations ont été sacrifiées. Les voix qui s'élevaient ici ou là pour dénoncer la dérive dangereuse dans laquelle on s'engageait étaient promptement étouffées ; la presse libre censurait. La critique, ni reçue ni admise, ne pouvait venir que de dangereux extrémistes. L'observateur distant, lui, ne pouvait que s'étonner de l'écart entre l'idéologie affichée, enrobée de beaux discours qui pouvaient être généreux et libertaires, et une pratique totalitaire caractérisée par une intolérance aveugle. Voilà qui faisait partie des traits de l'exception hexagonale. Il semble qu'en général, après parfois bien des difficultés de nature et de degré fort divers, la réalité des faits finit par s'imposer. Les excès d'une politique mal conduite suscitent une réaction : elle peut être bénéfique si elle s'appuie sur quelque forme d'expérience et de sagesse. On veut croire que les nouvelles réflexions qui ont fini par s'engager conduiront à donner une meilleure assise aux programmes d'un enseignement plus profondément formateur, mais aussi plus profondément respectueux des processus biologiques et psychologiques qui soustendent tout apprentissage.

Certaines erreurs, d'ordre psychologique et culturel, viennent du fait que certains mathématiciens se contentent de leur simple culture professionnelle, et du fait qu'ils ont, dans l'ensemble, et qui s'en étonnerait, davantage l'esprit de géométrie que celui de finesse. Il est remarquable qu'on ait pu établir ce constat au XVIIème siècle déjà, alors que les mathématiciens étaient peu nombreux, et leur formation essentiellement littéraire. Les grandes capacités intellectuelles de certains d'entre eux les conduisaient au péché d'orgueil. Leur discipline étant réputée d'accès difficile, profitant de la fascination exercée par ce qui est peu immédiatement compréhensible, les mathématiciens semblent avoir de tout temps bénéficié d'une forme de respect voire d'admiration parfois jalousée, leurs productions également. Parce qu'ils sont entièrement mathématisés, ou possèdent un enrobage mathématique, certains travaux bénéficient d'une reconnaissance et d'un pouvoir sur l'activité sociale qu'ils ne méritent pas toujours.

Les modèles mathématiques sont basés sur des prémisses pouvant être traduites en langage mathématique. Les conséquences formelles des modèles sont ensuite interprétées. Des prémisses incorrectes, insuffisantes, définies en fonction d'habitudes et d'idéologies plus ou moins étroites et plus ou moins bien fondées, peuvent conduire à des conclusions erronées. Pour ne pas suivre pareilles conclusions, à terme casse-cou, il est impérieux de se défaire de la fascination exercée par les mathématiques. Il fut un temps où, mode et superficialité obligent, on dénonçait "l'impérialisme des mathématiques". Exercice de l'esprit, instrument de connaissance, les mathématiques ne sont en rien, par elles-mêmes, impériales. Simplement l'usage des mathématiques, quelles qu'en soient les fins, exige savoir et discernement. Nous ne pouvons faire l'économie de l'esprit de finesse.

XV

DE LA FORMATION DU JUGEMENT POLITIQUE

89 n'a rien changé : "corporations" diverses, privilèges. 89 a souvent renforcé : jurisprudence, centralisme bureaucratique. Passions françaises ou nature humaine ? : parfois arrogance et conviction de supériorité de certains. Passions françaises ou nature humaine ? : induits peut-être par la possession du lopin de terre et par la crainte du lendemain, dans l'espace et dans le temps horizon parfois limité, sens social restreint aux plus proches, voire même esprits primaires. Conjecture : le mode d'organisation sociale renforcerait certains traits de caractère de la nature humaine.

Et si l'on utilisait la télévision à des fins pédagogiques ? Avec la participation d'invités européens, on instaurerait des émissions d'instruction civique. Exemples de thèmes : le juste et l'injuste dans les sociétés, le partage et le bien-être général, compréhension d'autrui et tolérance, peut-on et comment parler sans savoir ?, la vérité, le courage, les transformations du monde et leurs conséquences potentielles, etc, etc. Que d'émissions variées sur chacun de ces thèmes ! On créerait à leur propos, à travers l'Europe, des associations d'étude et de réflexion; on communiquerait de vive voix, par téléphone, fax, internet, visiophone. Dans les écoles, les élèves seraient invités à discuter et disserter.

Mais peut-être ne sont-ce là que rêveries d'un promeneur solitaire ...

XVII

Question posée par Denis Clair, "Pourquoi j'écris tous les mois dans LIBERTÉS ?"

Les pensées sont comme des êtres vivants. Elles grandissent, s'enflent, s'emparent de l'esprit. Elles peuvent étouffer la genèse, le développement d'autres pensées. Pouvoir accoucher de ses pensées, en libérer son esprit est parfois une nécessité, et un privilège que malheureusement seuls certains partagent. Ecrire pour LIBERTÉS est d'abord avoir conscience de tenir ce privilège.

Mais c'est aussi l'expression d'un engagement, une manière de participer à la défense de la pluralité des opinions, où chacune contient une part de vérité, et qui toutes, par les réactions qu'elles suscitent, concourent à former le jugement vrai, et par conséquent constituent le fondement de l'action positive.

XIX

DÉRAPAGE VERS LA BARABARIE

Chacun a ses phobies. Les faire partager au prince n'est pas le servir.

A la lecture de son dernier ouvrage, on découvre que C.Allègre, l'un des conseillers écoutés de Jospin, a une certaine phobie des mathématiques. Elle se rencontre parfois chez certains universitaires. Cette passion a sans doute ses raisons qui, en dehors de celles qui tiennent au caractère de la personne, doivent remonter loin.

On ne forge pas l'esprit d'une nation sur l'enseignement, futil hypertrophié, d'une seule discipline. Les défauts de la France remontent bien avant l'introduction des mathématiques à l'école. La pesante organisation royale, administrative, juridique, ne date pas de Louis XIV, même si celui-ci l'a renforcée : par l'intermédiaire desjésuites, Colbert a introduit le système mandarinal chinois; l'école des fonctionnaires royaux des tabacs a commencé à recruter sur concours. (La nature scientifique des épreuves de recrutement a sauvé la France; de nature littéraire, ce type de recrutement a tué la Chine ancienne). Au lieu de faire une fixation sur les mathématiques et à leur encontre, C.Allègre aurait pu s'entourer des avis des historiens, des sociologues et des psychologues pour essayer de mieux comprendre l'origine des failles qu'il décèle. Ce qu'on peut en tout cas affirmer par expérience, c'est que n'ayant pas reçu de formation au raisonnement suffisante dans le secondaire, et c'est là un des buts de l'enseignement des mathématiques à ce niveau, nos étudiants des universités sont incapables pour la plupart d'entre eux de bâtir un raisonnement.

Qu'un conseiller du prince, universitaire de surcroît, puisse espérer La défaite de Platon, s'en faire le hérault, plume à la main, est une catastrophe. On ne peut pas croire, à moins de faire injure à ses qualités intellectuelles, que l'auteur de cet ouvrage ait vraiment lu Platon. Car que recherchait ce philosophe d'une rare profondeur d'analyse, ce maître, sinon le bien, le bon, la justice, et la vérité. On ne donnerait pas cher

d'une société dont le prince viendrait à oublier l'enseignement de ces valeurs, et le respect que l'on doit à ceux qui les défendent.

XXII

LE REGARD PÉDAGOGIQUE DE POINCARÉ

L'historien ne manque pas de sujets d'études : certains, au prime abord anecdotiques, peuvent conduire pourtant à mettre en évidence des tendances profondes dans l'évolution des sociétés. On aurait ainsi bien des surprises si l'on s'interrogeait sur la manière dont on définit les grands hommes, sur l'importance que leur accorde la société, puis l'histoire. Dans cette voie de réflexion, quelle signification, par exemple, faudrait-il accorder au fait qu'un Henri Poincaré n'ait pas une place au Panthéon?

Nous connaissons le nom de Poincaré, en particulier parce que quelques grandes villes, comme Nancy bien sûr, les Poincaré sont lorrains, ont ainsi nommé une de leurs rues ou avenues importantes. Le Poincaré que l'on honore n'est pas en général Henri mais Raymond, un cousin, Président de la République de 1913 à 1920. Pourtant, avec le recul du temps, on se rend rapidement compte que le plus grand des deux hommes n'est pas Raymond, mais Henri, le mathématicien, né en 1854, mort en 1912.

Son œuvre est immense, par son volume, et par son contenu. Henri Poincaré a, entre autres, en contribuant à leur fondation, en apportant des méthodes et des résultats essentiels, imprimé une marque définitive à deux des chapitres parmi les plus importants des mathématiques actuelles.

Il est très difficile de l'apprécier l'importance sociale d'une telle œuvre, car elle s'inscrit dans la durée. On peut seulement affirmer qu'elle est énorme, pour différentes raisons dont on ne retiendra ici que la majeure : ces travaux ont débouché sur une meilleure et parfois nouvelle connaissance du monde physique ; et cette connaissance a influencé et influencera encore directement la manière dont l'humanité peut se maintenir en l'état et se développer.

Si Poincaré ne s'est pas penché sur les conséquences sociales d'une œuvre mathématique quelconque, il n'en reste pas moins également un épistémologue éminent des mathématiques : La Science et l'Hypothèse, La Valeur de la Science sont des classiques qui méritent toujours une lecture attentive. C'est notamment à travers ces ouvrages qu'il a égrené des réflexions sur le rôle de l'enseignement des mathématiques, la manière de le conduire. Ces réflexions sont d'une brûlante actualité ; elles pourraient servir de support de discussion à tous ceux dont le souci est la formation intellectuelle des jeunes gens.

En la matière le but de Poincaré était d'une haute élévation. Voici comment il s'exprime dans La Valeur de la Science : "La recherche de la vérité doit être le but de notre activité ; c'est la seule fin qui soit digne d'elle. ... Quand je parle ici de la vérité, sans doute je veux d'abord parler de la vérité scientifique ; mais je veux parler aussi de la vérité morale, dont ce qu'on appelle la justice n'est qu'un des aspects." Un aspect sans doute parmi les plus importants : la justice, n'était-elle pas également la préoccupation d'un autre grand homme de l'antiquité, Platon ?

XXIV

CORRESPONDANCE

A propos des mathématiques

Un laisser-faire optimiste

L'écriture habituelle n'est qu'un modèle de la réalité qui nous entoure. La physique se propose de formaliser ce réel avec plus de précision et, pour vérifier la validité de son formalisme, procède à des expériences. La grande majorité de nos objets mathématiques trouvent leur origine dans le formalisme des physiciens, donc en fin de compte dans le réel. Le mathématicien développe ce formalisme sans se soucier de l'expérimentation, espérant que ses découvertes traduisent des réalités physiques que d'autres que lui sauront mettre en évidence.

Ou bien un mathématicien travaille sur un modèle signifiant, c'està-dire qui colle à la réalité, et alors il a tendance à faire œuvre utile, ou bien ce n'est pas le cas, et il pourrait aussi bien faire des ronds dans l'eau sans que la société s'aperçoive davantage de son absence de travail scientifique.

La première question qui se pose est de savoir si le modèle (topologique, algébrique, ...) sur lequel travaille le mathématicien est signifiant. Travailler sur les pseudo-groupes infintésimaux a-t-il un sens ? Est-il raisonnable de faire de la chirurgie sur les variétés non connexes ? A ces deux questions, on peut apporter des réponses opposées. Il faut, pour les formuler, une bonne dose de connaissance de la réalité physique dans laquelle nous sommes plongés. (...)

Devant pareille situation, on en est réduit avec une sage prudence à pratiquer un certain laisser-faire optimiste. Bien que conscient du faible rendement de l'opération, on encourage le développement des mathématiques avec l'espoir que quelques-uns des résultats découverts auront un jour une utilité sociale.

Il faut dire que cette situation n'est pas propre à la mathématique, dont le coût est négligeable devant celui de la physique par exemple. Que de millions dépensés en appareils qui ne marchent pas ou dont on se sert peu, en calculs quelquefois inutiles et proprement sans intérêt, par nos collègues physiciens et chimistes!

On ne saurait trop leur en vouloir, et on aurait tort de s'en étonner. Car c'est une règle générale propre à la nature, et pas seulement propre à l'homme, à la société, qui en sont d'infimes éléments : la nature dépense beaucoup d'énergie pour qu'aboutisse une seule de ses créations. L'homme, la société, ne font qu'obéir à cette règle.

On peut se demander pour quoi la société humaine affecte tant de ses richesses à la recherche, mathématique ou autre. Tout simplement pour "être" dans l'espace-temps, pour survivre. Il faut pour cela qu'elle s'adapte aux pressions extérieures, qu'elle les prévoie, les déjoue, les maîtrise. Et elle y arrive en découvrant les facteurs qui créent ces pressions, en les simulant, en en faisant des modèles.

Qui refuse alors intégralement la société a essentiellement le choix entre quatre possibilités : chercher à la détruire, ne rien faire du tout, exécuter des travaux scientifiques sûrement non signifiants, ou qui ne prendront leur sens que bien longtemps après la mort de la société. Dans tous les autres cas, il y a, avec elle, collaboration plus ou moins consciente et étroite.

Il est heureux pour les mathématiciens comme pour la société qu'il soit si difficile d'apprécier la valeur d'un travail de recherche : les premiers peuvent se réfugier dans le monde nuageux et coloré des n-sphères, la seconde, pour survivre, est condamnée à accorder aux premiers la liberté d'expression.

XXIV

DU JURIDISME AU FORMALISME

La France fut un pays de droit divin. Tout pouvoir local n'était qu'une émanation du pouvoir royal. Une structure administrative forte, une règlementation solide, un concours juridique étroit étaient chargés de faire respecter et d'assurer la transmission de cet ordre social. Au fil des siècles, un ensemble d'habitudes mentales se façonna, imprégna les esprits.

Les adaptations devenues nécessaires, en raison de dérives filant vers l'excès, en raison des transformations économiques accompagnant le progrès des connaissances, n'ont pu s'accomplir, au sein de ce corset sans souplesse, que de manière brusque. La singularité française est aussi celle du nombre de révolutions, de révoltes, fussent-elles, comme les grèves, d'ampleur et d'horizon limités.

Des mesures de décentralisation ont permis d'adapter quelque peu la structure administrative ancienne au monde d'aujourd'hui où le changement est presque quotidien, où les situations sont complexes et diverses. Mais on transforme plus facilement une forme matérielle qu'on ne modifie un état psychologique.

Dans quelle mesure l'enseignement dispensé et reçu encourage-t-il la soumission servile à des règlements inadaptés, et décourage-t-il, tant la compréhension profonde des choses, que l'invention ?

Ce n'est pas sans raison que les mathématiques, en premier lieu, la physique, pour une moindre part, ont été, chez nous, pointées du doigt et parfois, comme les mathématiques, mises à l'index. Au pays des passions, les premiers retours des balanciers sont toujours douloureux.

Depuis Euclide, l'enseignement des mathématiques a souvent été conçu comme un enseignement "de droit divin" et autoritaire. Semblant parfois tomber du ciel, le néophyte était convié, sinon forcé, à assimiler des constructions intellectuelles dont le soubassement physique, les raisons préliminaires et anciennes lui échappaient complètement. Cette manière de présenter les mathématiques est évidemment en harmonie avec une

conception impériale de l'organisation sociale. Par contagion, l'enseignement français de la physique a été moins expérimental que théorique, c'est-à-dire, dès les premières leçons, a eu tendance à être trop peu en prise avec les faits.

Pour mieux se rendre compte de ce qui sépare différentes conceptions de la pédagogie des sciences dures, il n'est que de lire, et de relire, le maître-ouvrage du très grand physicien J.C.Maxwell, qui a établi, à la fin du siècle dernier, les équations de l'électromagnétisme. On ne peut ici que faire quelques citations trop courtes, par exemple celle-ci : "La recherche expérimentale par laquelle Ampère établit les lois de l'action mécanique entre les courants éléctriques est l'une des plus brillantes réussites de la science. L'ensemble, théorie et expériences, semble avoir jailli pleinement adulte du cerveau du "Newton de l'Electricité". La forme en est parfaite, la précision inattaquable, et se résume en une formule d'où l'on peut déduire tous les phénomènes, et qui demeurera la formule cardinale de l'électrodynamique. Cependant, la méthode d'Ampère, bien que moulée dans une forme inductive, ne nous permet pas de suivre la formation des idées qui l'ont guidée. ... Faraday, au contraire, nous montre aussi bien ses échecs que ses expériences réussies, ses idées latentes aussi bien que celles qui se sont développées, et le lecteur, si inférieur à lui en pouvoir d'induction, éprouve encore plus de sympathie que d'admiration ; il est tenté de croire que si l'occasion lui en était offerte, il pourrait lui aussi, devenir un découvreur. Tout étudiant devrait donc lire les recherches d'Ampère comme un splendide exemple du style scientifique dans la présentation d'une découverte, mais il devrait aussi étudier Faraday pour cultiver un esprit scientifique, au moyen de l'action et de la réaction qui se produiront entre les faits nouveaux présentés par Faraday et les idées qui prendront naissance dans son propre esprit."

La lecture de ces lignes, qui a tant réjoui feu Alfred Kastler (Nobel 66), fera sans doute aussi, aujourd'hui, la joie de Georges Charpak (Nobel 92). Mais revenons aux mathématiques. Leur enseignement est mille fois nécessaire pour bien former la pensée. Il y aurait quelque chose de détraqué dans l'esprit de quelqu'un qui dirait allègrement le contraire. Les mathématiques sont aussi une science d'observation, d'analyse et de

synthèse, pouvant développer l'intuition, éveiller l'esprit à l'invention : mais une de leurs vertus essentielles est de former cet esprit au raisonnement, à la recherche des causes, à la découverte et à la mise en ordre de leurs implications. Et tout le monde a besoin de savoir raisonner.

XXV

LA FORME, LE FOND, ET LA LIBERTÉ

On peut examiner toute œuvre à la lumière de deux projecteurs : l'un éclairerait la forme, l'autre le fond. Certains préfèrent la lumière éclatante du premier, d'autres la lumière plus douce du second. Certains ont un penchant pour la forme, d'autres pour le fond. La passion aidant, certains même ne jurent que par la forme et rejettent le fond, faisant preuve d'aveuglement, voire d'intolérance allant jusqu'à refuser toute possibilité d'expression : la liberté se meurt, dont chacun se réclame.

Dans toute prise de position, la sensibilité de l'être, sa culture, différentes formes de l'intelligence, d'aptitudes et de coutumes intellectuelles entrent en jeu. Chaque profession a ses propres habitudes : par un processus de renforcement, elles peuvent parfois conduire à reléguer au second rang, à étouffer d'autres facultés d'écoute et de compréhension. L'excès tue toujours.

Le mathématicien n'est pas, bien sûr, à l'abri du danger engendré par l'habitude de l'exercice mental qu'il pratique. N'a-t-il pas, déjà, la réputation d'être parfois distrait ? Il existe, en fait, des manières différentes de comprendre les mathématiques : les conséquences sociales de ces attitudes d'esprit ne sont nullement négligeables. Pour éclairer le débat, nous allons abusivement classer les mathématiciens en deux catégories seulement, les symbolistes et les substantialistes, et forcer quelques-uns de leurs traits. Tout grand mathématicien fera remarquer qu'il appartient autant à la première catégorie qu'à la seconde. le substantialiste, les objets et les phénomènes bruts du monde physique sont à la source des mathématiques. Les symboles sont d'abord les outils d'une représentation de ce monde, où seules apparaissent des propriétés essentielles. Manipuler ces symboles revient à faire des expériences de pensée. Le substantialiste procède à ces expériences de pensée par référence à une réalité physique, concrète ou, via la géométrie et le nombre, déjà épurée. Pour lui, le fond prime sur la forme.

Le symboliste n'a cure de ces présupposés. Il découvre un univers tout préparé. Seul l'intéresse le jeu formel et rigoureux des déductions et des échafaudages. Il peut entrer dans la profession amusé ou fasciné par ce jeu. Il va s'attacher à faire l'inventaire des coups, des constructions, à en proposer d'autres. Dans son esprit, la forme occupe une place essentielle.

Pour des raisons d'économie et de cohérence du discours, les mathématiciens ont élaboré, pour leur profession, un mode d'exposition "symbolique" des mathématiques. Ils le pratiquent constamment dans leurs articles de recherche, où les démarches préalables sont souvent masquées, ne sont pas dévoilées :"La forme en est parfaite, la précision inattaquable", disait Maxwell parlant du travail d'Ampère, "mais (sa méthode d'exposition) ne nous permet pas de suivre la formation des idées qui l'ont guidé".

Que certains mathématiciens se soient laissés abuser par les habitudes mentales acquises dans l'exercice de leur profession est dans la nature des choses. N'en sont-ils pas venus, parfois, à calquer l'exposé destiné aux élèves sur celui conçu pour leurs collègues? Le néophyte n'a-t-il jamais été convié, sinon forcé, à assimiler des constructions intellectuelles dont le soubassement physique, les raisons préliminaires et anciennes lui échappaient complètement?

C'est en partie par cet excès de formalisme, et de conformisme parfois craintif, qu'un certain enseignement des mathématiques, certes aux ambitions généreuses, peu connues, a été rejeté. N'avait-il pas tendance finalement à vouloir faire de tout Français un mathématicien, n'était-il pas plutôt conçu comme un enseignement de mathématiciens pour futurs mathématiciens?

Dans ses avis pédagogiques, ce grand esprit que fut Poincaré rejetait le formalisme de l'enseignement pour sauvegarder chez l'enfant les possibilités d'épanouissement des facultés d'invention et d'intuition. Ces facultés, il les tenait pour capitales. Notre capacité à déposer des brevets a singulièrement fléchi ces temps-ci : faut-il voir dans ce fait la conséquence d'une formation intellectuelle générale desséchante pour l'esprit ? Aujourd'hui, la connaissance des mathématiques est un préalable, non seulement à l'intelligence du monde physique, mais aussi à la prévision du

lendemain, et à la réalisation de la plupart des objets du monde matériel. Quel chemin faudrait-il suivre pour acquérir au mieux cette connaissance? "La tâche de l'éducateur, écrit Poincaré, est de refaire passer l'esprit de l'enfant par où a passé celui de ses pères, en passant rapidement par certaines étapes, mais en n'en supprimant aucune."

Ce propos s'appuie sur une compréhension pénétrante du développement de l'être : il réjouira les pédagogues. En reconnaissant qu'il existe d'autres tournures d'esprit que celle prédisposée aux mathématiques, et qui méritent de recevoir un enseignement moins rigide, plus proche des sources, plus chargé en motivations, la communauté mathématique peut espérer renouer un dialogue détendu avec un corps social qui, plus que jamais dans un monde difficile et changeant, a besoin de bien former sa pensée, de manière sûre, mais aussi souple et libre.

XXVIII

RESPECT D'AUTRUI

Que pourrait-on proposer pour moderniser le contenu des dix commandements ? Pour ma part je remplacerais le fameux " tu ne tueras point" par ce commandement qui contient le précédent : "tu respecteras autrui". J'essayerais aussi de faire en sorte qu'à l'école, en instruction civique et en français, il soit commenté, étayé, par des exemples et des explications, empruntés aussi bien à la psychologie qu'à l'histoire.

Comme l'école ne touche que la jeunesse, qui arrive à maturité longtemps après, et comme l'oubli fait partie de la nature humaine, je suggèrerais aussi de rappeler de temps en temps ce précepte aux adultes, notamment à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, détiennent une parcelle de pouvoir.

Le corps des fonctionnaires de la police serait naturellement touché par cette mesure. Ayant acquis l'intelligence des formes multiples de la souffrance des hommes, devenus attentifs à cette souffrance, ces fonctionnaires du terrain et des bureaux cesseraient la pratique des brimades humiliantes et indignes. Ils les infligent souvent et de manière répétée à ceux qui viennent se conformer aux règles administratives. Chacun connaît leurs procédés : faire revenir la personne pour rien, plusieurs fois, exiger des papiers ou justifications absurdes, les faire disparaître parfois, tenir des propos voilés et poignardants. C'est ce qu'on appelle faire preuve d'humanité envers les damnés de la misère et de la faim.

Ce comportement vichyssois ne disparaîtra pas de sitôt. Parfois, une éducation familiale, sociale, et administrative, l'entretient, et c'est donc sur l'éducation, la formation, qu'il faut faire porter les efforts. Aussi, compte tenu de l'expérience du passé, le pire pour tous est-il toujours à craindre.

L'honneur de tout gouvernement, de tout homme politique serait à jamais taché pour avoir fermé les yeux sur de tels comportements. Pour, davantage, les avoir encouragés, ils mériteraient l'opprobre et la déchéance publique.

XXVIIII

DÉRIVES IDENTITAIRES

Le Général de Gaulle avait une conception très noble du nationalisme. On ne peut en dire autant du parti du mensonge, qui est aussi le parti de la médiocrité, le parti de la malignité, en bref le p.m.

C'est d'ailleurs le reproche que je fais pour ma part au Général : celui d'avoir, par certains de ses discours et propos, encouragé le réveil des nationalismes. Il semble qu'il s'agissait pour l'homme d'Etat, au delà du combat contre l'oppression, de réunir ses concitoyens autour de vastes projets, de stimuler leur ardeur en développant chez eux la fierté d'appartenir à une communauté valeureuse. Sa volonté de s'opposer à l'hégémonie américaine le conduisait aussi à utiliser l'arme du discours nationaliste, chacun se souvient de son appel au "Québec libre". Le nationalisme était conçu comme un excitant, voire un vaccin : mais ce remède trop fort se transforme vite en venin, aux effets longtemps durables, notamment lorsqu'il est administré par des médecins peu capables ou sans scrupules.

Les discours gaulliens, chefs d'oeuvre de l'art oratoire, ont souvent eu de profondes résonances. Ils favorisèrent le développement des mouvements d'expression identitaire qui connnurent quelques heures de gloire comme le front de libération de la Bretagne, ou qui sont encore très actifs, que ce soit au pays basque ou en Corse.

Ce fut aussi le développement du cocorico national, parfois si excessif que certains indigènes eux-mêmes s'en moquaient. C'est dans la présentation des résultats sportifs, destinés au bon peuple, qu'on entendait en particulier chanter le coq : se pavanait non seulement le coq gaulois, mais aussi celui, plus local, de tel ou tel club.

A été ainsi entretenu, développé, et parfois exacerbé un comportement identitaire de portée locale. La violence qui s'exprime dans les stades est en grande partie l'expression d'une réaction brutale aux tensions trop fortes qui s'exercent sur la société. Elle est le fait d'une minorité que peut animer ou que de toute façon encourage la passion identitaire. L'action exemplaire de cette minorité suscite à son tour, autour d'elle, le développement du sentiment identitaire, qui peut, très rapidement, se dévoyer en xénophobisme.

Le spectacle sportif qui pénètre dans tant de foyers par le biais de la télévision, mal commenté, peut avoir ainsi, à la longue, des effets très pervers, tout comme la parole malheureuse de telle ou telle célébrité, homme politique ou non.

Des pays européens, la France est sans doute celui où l'esprit terrien, à l'horizon réduit, est encore le plus vivace, en tout cas celui où l'on entretient le plus, notamment par les médias populaires, un comportement cocardier, dénué de réflexion, préoccupé seulement de luimême. Un front national peut se développer et embellir sur ce terreau psychologique.

XXXI

INQUIÉTUDES

Les sujets d'inquiétude ne manquent pas. En voici quatre parmi les principaux : l'action de l'homme sur son environnement; une préparation psychologique et juridique à l'établissement de nouveaux ordres totalitaires; la compréhension et la maîtrise insuffisantes du fonctionnement des économies; les faiblesses des systèmes d'éducation.

Dans ce constat, nos décideurs ont vraisemblablement une part de responsabilité, tout comme nous-mêmes à travers l'organisation qui porte ces hommes au pouvoir. Ces derniers possèdent sans doute un certain art de la parole : ils ne sont pas toujours, pour autant, des orateurs avisés et bien inspirés.

Monsieur Le Pen, si son esprit était plus droit, comprendrait que le caractère ethnique ne fonde pas une nation, au contraire du caractère culturel, révélateur par excellence de la communauté de sensiblité et de pensée qui lie les citoyens d'un même pays. Messieurs Debré et Toubon, s'ils étaient plus cohérents, ne concocteraient pas des lois traitant de malfaiteurs ceux qui offrent l'hospitalité : ne se rendent-ils pas compte que, ce faisant, ils préparent l'assise juridique d'un régime qui les anéantira derrière des barbelés ?

Si les économistes revenaient au fondement de leur discipline, qui s'occupe de la production et de l'échange des biens quelle qu'en soit la nature, matérielle ou non, ils s'intéresseraient à l'estimation de ces biens, à la qualité de leur représentation monétaire afin d'apprécier si la masse monétaire réelle est en juste correspondance avec la masse existante des biens, afin de jauger dans quelle mesure la création d'emplois nouveaux qu'il faut considérer comme des biens périssables - nécessite l'introduction de masse monétaires nouvelles, ils s'intéresseraient enfin au rôle économique de la sphère financière qui a tendance à vivre par et pour elle-même, à créer des masses financières virtuelles, dénuées de justification sociale, et facteurs de déséquilibres.

XXXIII

COMBAT

Les hommes politiques, certains médias, semblent encore loin d'avoir tous compris que Le Pen, et son entourage, avaient, et depuis longtemps, déclaré une véritable guerre à la démocratie et à notre société.

Il faut faire bouger ces hommes politiques : dans ce combat particulier, ils sont aux avant-postes et forment la ligne de défense la plus immédiate. Si celle-ci s'écroule, la défaite est assurée.

Concevoir la défense de manière statique est, de très longue expérience, dérisoire.

Que tous les hommes politiques soucieux du véritable bien public cessent, pour certains, de faire le gros dos, pour d'autres de jouer au plus fin. Qu'ils appellent un chat un chat, dénoncent à chaque instant les discours retors de la clique lepéniste, leurs mensonges, et ne cessent de rappeller l'absurdité de choisir pour dirigeants des gens à l'esprit tordu ou pervers.

XXXX

LETTRE A Mgr LAGRANGE

Permettez-moi, tout d'abord, de laisser tomber les titres dont nous sommes affublés, et de vous appeler, avec plus de simplicité mais non moins de respect, Monsieur. Je m'adresse à vous car dans le texte que vous avez publié dans cette revue de dialogue qu'est Libertés, j'ai cru trouver certains points de convergence, comme par exemple celui de votre profond souci de comprendre et de ne pas séparer à la hâte. Mais j'ai aussi été frappé, dans votre texte, par quelques affirmations qui m'ont surpris. Sans doute ont-elles quelque rapport avec la sollicitude que vous témoigneriez à l'égard de mouvements religieux se situant dans une mouvance psychologique proche de celle de l'extrême-droite, dont nous connaissons tous les caractères quelque peu pervers.

Voici trois conclusions auxquelles j'aurais souhaité aboutir - seuls les chemins d'accès aux deux premières d'entre elles ne seront, ici, qu'esquissés.

L'excès finit par détruire.

"Tout sert en ménage" (Montaigne).

Ne prenez point le symbole pour la réalité.

La première proposition, "il existe une harmonie des tensions opposées comme celle de l'arc et de la lyre", ne surprendra personne. Il reste à savoir si notre système de pensée a convenablement intégré cette observation première, à apprécier dans quelle mesure nos constructions intellectuelles nous permettent d'agir avec ce doigté, cette délicatesse, et cette sûreté de jugement qui permettent d'éviter l'excès destructeur. Soutenue par l'observation et la réflexion, l'expérience, fruit des succès et des échecs, est une invite permanente à remodeler l'architecture de nos pensées pour mieux tenir compte des contraintes locales en évolution permanente, lente ou rapide, et conforter ainsi l'assise des principes

régulateurs qui concourent à la stabilité spatio-temporelle de notre personne et des collectivités auxquelles nous appartenons.

Si l'on en croit la seconde proposition, cet excès destructeur serait utile. Nous touchons là au cœur du problème posé par l'ambigüité souvent très douloureuse des choses de ce monde (1). Mais en citant cet adage, je pensais à autre chose, aux aspects positifs de la diversité de nos constructions intellectuelles.

Vous connaissez certainement bien mieux que moi l'histoire des religions issues de la synagogue. En gros, islamisme à part, nous nous trouvons aujourd'hui, en Occident, en présence des trois branches religieuses principales que nous connaissons. Chacune de ces branches a favorisé à la fois un certain développement culturel, et une certaine organisation politique liée aux données de l'histoire et aux conceptions que les hommes se faisaient des rapports qui devaient ou pouvaient les régir. Allez dans une synagogue, dans une église, dans un temple. Observez le comportement des hommes.

Dans la première, où ils se disent en principe tous prêtres en quelque sorte, ils sont réunis par petits groupes, discutent, commentent et argumentent; on n'y trouve pas d'ordre hiérarchique, ou si peu, défini par la place et le vêtement; il n'en est point d'imposé. L'homme y est à la fois libre et solidaire, donnant son avis et réceptif au commentaire de l'autre. Après tout, la structure politique et démocratique de l'Etat d'Israël n'est pas une mauvaise image de celle qui règne dans la synagogue.

A l'inverse presque, la masse des fidèles est très silencieuse quand, dans l'église, le prêtre fait son sermon. A-t-on jamais vu quelqu'un se lever pour oser rompre le silence, ajouter un commentaire, élever une objection? Un ordre monarchique règne, auquel fait pendant une structure politique de même facture : élitisme, obéissance, soumission, révolte ; pouvoir administratif, grèves et répressions ; irresponsabilité, absolution.

Dans le cadre de l'association d'échanges bâtie et animée par Denis Clair, nous avons entendu un pasteur noir affirmer, non sans doute quelque raison, qu'un des caractères du protestantisme était de donner à l'homme le sens de la responsabilité. On trouve dans le temple une sorte de mi-chemin entre le brouhaha de la synagogue et le silence de l'église : moins de hiérarchie, plus de simplicité, moins de rigidité apparente, davantage d'échange ; code moral plus ferme. Là encore, connivence entre le système religieux et l'organisation sociale et politique.

Sur le plan des croyances, certes chacune se réfère à Dieu. Mais pour l'essentiel, la religion hébraïque s'en tient là. Elle ignore le cortège des saints, refuse la présence immédiate et charnelle d'un messie, la croyance en une résurrection, sinon ... à la fin des temps Les hérésies rôdent toujours bien sûr : la Kabbale, quelques illuminés par ci par là, et parfois dangereux. Mais à terme, la synagogue s'est toujours efforcée de chasser le veau d'or, les hallucinations, les croyances surnaturelles ; elle n'a jamais fini par accepter, en dehors des exceptions fondatrices et symboliques, que quelqu'un se prenne pour un envoyé spécial de Dieu (2); le credo ne manque pas d'humour et de tolérance envers les adeptes : nous sommes tous les représentants de Dieu, à égalité de droits, et de devoirs. Si la synagogue fait preuve d'un certain mysticisme dans ses rapports avec Dieu, elle n'en reste pas moins par ailleurs souvent proche du réalisme pratique, et de l'humanisme.

Avec un décalage d'au moins quelques siècles, on peut estimer que l'église a suivi une évolution quelque peu parallèle à celle de la synagogue dans le sens suivant. Après s'être bâtie sur des mythes fondateurs, moins évidemment celui de la multiplication des petits pains que celui de la résurrection du Christ, elle a assez tôt pris ses distances avec les miracles, et n'a jamais accepté la présence d'autres revenants. Elle a intégré les mythes fondateurs de la religion hébraïque, et, leur adjoignant quelques nouveaux mythes associés à la personne du Christ, a mis implicitement l'accent sur un caractère plus social de la religion, en fonction de nouvelles donnes dans l'obtention et le partage des richesses, compte tenu des accroissements démographiques, des expansions et des intégrations politiques de l'époque qui, par certains côtés, annoncent bien longtemps à l'avance le phénomène de mondialisation rapide que nous connaissons aujourd'hui. Si, par le fait d'adjoindre de nouveaux mythes, le christianisme a perdu en rationalité par rapport au judaïsme, il a par contre gagné sur le moment en universalité en se défaisant de la contrainte

de la circoncision - laquelle, pourtant, par son intérêt médical, mériterait d'être davantage répandue. Mais, surtout, le christianisme a accentué la fonction sociale de la religion, notamment par le développement d'œuvres de bienfaisance, et, à ce titre, on peut le considérer comme l'inspirateur de l'action humanitaire des associations et des organismes internationaux contemporains. Il a par ailleurs favorisé le développement intellectuel de l'Occident et de l'humanité toute entière, en conservant les archives du savoir, en libérant l'esprit d'un bon nombre des considérations matérielles et en orientant leurs préoccupations sur des sujets d'un intérêt plus fondamental. D'un autre côté, contrairement à la vieille synagogue qui n'a jamais ressenti le besoin de faire du prosélystisme, l'église, en devinant la très haute valeur humaine de certaines de ses thèses, et pour des raisons peu divines de rivalité et de comportement impérial, a fait preuve d'une volonté soutenue, et parfois déplacée, de convaincre les populations à sa doctrine. Sur le plan religieux, le protestantisme se situe, là encore, entre le judaisme et le catholicisme.

Ces cultures différentes ont eu tendance d'abord à se séparer et bien se démarquer les unes des autres pour mieux asseoir leur identité et leur pérennité. Il est naturel qu'aujourd'hui, pour plusieurs raisons, elles tendent à se rapprocher : il leur appartient alors de dégager sur tous les plans leur fond commun, d'en examiner avec soin et humilité la valeur de vérité, et de faire mieux valoir ce qu'elles peuvent apporter à l'humanité.

Quelle est, par exemple, ou quelles sont les conceptions occidentales de Dieu ? Comment les comparer, disons aux conceptions chinoises du monde, celles d'un bon milliard d'hommes ? Lorsqu'on examine tant sur le plan psychologique que logique les thèses doctrinales fondatrices des religions, on est frappé par la présence constante de processus de renversements, d'inversions, de retournements. Du point de vue psychologique, c'est l'homme qui se projette sur ses constructions mentales, avec son narcissisme et son anxiété, ses désirs et ses peurs. Le dieu, unique ou non, spécialisé ou polyvalent, est puissant comme l'enfant et l'homme rêvent de l'être. En affirmant que Dieu a créé l'homme à son image - pourquoi ? comment ? et quelle outrecuidance -, c'est en fait l'homme qui a créé une conception de dieu en fonction de sa propre

personne, à son image. Et il l'a fait faute de mieux bien sûr, faute d'un meilleur modèle.

Elaguons le caractère narcissique qui imprègne cette conception de dieu. Que reste-t-il et que représente-t-il alors ? En fait tout ce qui, dans la nature, peut exister et nous échappe, encore ou définitivement. Tout le monde acceptera alors de lui conférer les attributs de l'infini, qu'il soit pascalien, spinoziste, ou mathématique. Infini qui nous fuit dans notre tentative de l'appréhender, et qui peut, parfois, créer une sorte de fascination à la manière d'un vide, et une sorte d'ivresse exactement à la manière d'un gaz, de vapeurs qui saoûlent l'esprit.

Certes, ce n'est pas avec un concept de dieu aussi peu chargé d'affectivité que celui qu'on vient de rencontrer que l'on parviendra à convaincre l'homme de venir en aide à l'homme. Un tel concept est froid, il est totalement dénué de chaleur humaine. Mais il a deux vertus : l'une est d'exprimer une humilité, simple, naturelle ; l'autre est d'engager sur le chemin du respect et de la tolérance.

C'est tout un ensemble complémentaire d'observations premières, de considérations naturelles et logiques qu'il faut adjoindre à cette donnée conceptuelle, à la fois bien pauvre et bien riche, pour reconstruire une philosophie rejoignant le point de vue humaniste qui anime les religions.

Il serait aussi vain que dangereux de songer à rejeter celles-ci de la vie sociale contemporaine. Car elles représentent un pôle de stabilité psychologique précieux dans un monde en effervescence, en évolution rapide. Elles permettent à certains de lester le navire qui les porte, d'en fixer la route, la destination, en un mot de donner confiance. Et par leurs rites et leurs allégories, elles entretiennent le souffle d'une poésie dont l'homme a fort besoin dans un monde toujours difficile : cette poésie qui délasse et qui enchante, qui permet de s'évader, et devant laquelle la pâle rigueur de nos constructions philosophiques ne fait pas le poids. Mais les religions pourront plus rester longtemps enfermées dans un cadre doctrinaire d'un autre âge, si ce n'est à titre poétique justement. Bien sûr, il ne s'agit pas de tout chambouler, mais, de rafraîchir au fil du temps par petites touches, parfois en supprimant un trait un peu trop

fantasmagorique, cette peinture de la société que contiennent les premières écritures, avec leurs recommandations, et cet ensemble de leçons qu'on peut tirer de leur examen. Petit à petit, ou parfois brutalement, le monde change ; les conceptions qui règlent son destin aussi.

(1) "Le shin se présenta alors et plaida sa cause : " Seigneur de l'univers, crée le monde par moi, voici que Ton propre Nom, Shaddai, commence par moi ." Malheureusement, c'est aussi par cette lettre que commence shequer, le mensonge, et shaw, la fourberie, ce qui invalidait sa candidature. Resh n'eut pas davantage de chance." etc.in Les légendes des Juifs, Editions du Cerf, 1997, livre "plaisant et délectable".

Au nom des religions, ou de Dieu, le meilleur, mais le pire aussi, n'ont-ils pas été commis ? Il s'agit, en l'occurence, de l'expression d'une passion, ici donc religieuse.

(2) Cf l'ouvrage précédent : "Le ciel et la terre sont contigus à l'est, à l'ouest et au sud, mais Dieu a laissé le nord inachevé afin que tout homme qui se déclarerait dieu puisse être invité à le parfaire pour que son imposture devienne manifeste."

XXXXI

L'EURO, LE CODE DE LA NATIONALITÉ ET LA CONFUSION DES ESPRITS

Il faut, pour briser un cycle de violence, lancer un pari audacieux, capable d'engendrer une dynamique mentale consensuelle attachée aux espérances profondes de l'homme, dépassant et effaçant ainsi les clivages médiocres qui fixent les sentiments et les pensées sur des situations sans lendemain, à terme létales. C'est dans cette perspective que doit être comprise la décision de créer une monnaie européenne unique, acte politique qu'il faut saluer. Il répond au souci de fonder une communauté humaine qui cesse de s'entredéchirer par des guerres fratricides.

Pour parvenir à cette noble fin, les choses étant ce qu'elles sont, il n'était guère d'autre voie que d'inciter les protagonistes à monter d'abord dans un même bateau où s'élaborent les moyens d'améliorer le sort matériel de chacun. Lorsqu'on persévère dans cette direction, on est conduit petit à petit à harmoniser les caractères de plus en plus essentiels des politiques locales.

Cette harmonisation est d'autant plus difficle et longue à réaliser qu'elle met en cause des systèmes administratifs et décisionnels de structure et de mentalité différentes, au passé très lointain, et qui se sont presque figés au cours du temps. Il faut alors parfois désarticuler ces structures, rompre avec des mentalités, des conceptions et des visions solidement établies. On retrouvera ici les caractéristiques d'un processus très général d'évolution, où le passage d'une structure à une autre, appelé souvent bifurcation, s'accomplit au cours d'une phase rapide de déstructuration-recomposition.

Après, entre autre, la suppression des barrières douanières, la création de l'unité monétaire est l'un des actes fondateurs de la communauté européenne parmi les plus importants. Dans le court terme, il contraindra bien sûr à revoir bien des aspects des politiques fiscales, d'économie locale, d'aménagement des territoires. La question des politiques culturelles tiendra également une place essentielle dans les

discussions. Certains économistes, qui ont peut-être des arrière-pensées, veulent surtout retenir, du projet de création monétaire, les seules conséquences immédiates, et montent en épingle celles qui pourraient engendrer des moments difficiles. Ignoraient-ils que toute chose a un coût, et que la fabrication de l'entité Europe a le sien ? Pourraient-ils par ailleurs apprécier tous les effets qu'aurait engendrés le choix d'une autre politique ? Certes non. En tout cas, étant donné le processus naturel de mondialisation que nous vivons, et qu'il est préférable d'accompagner plutôt que de subir, on ne peut que se féliciter du succès de la démarche d'intégration définie et entreprise par les hommes d'Etat européens dès la fin de la seconde guerre mondiale.

Réfléchir sur tout cet ensemble de transformations que doivent connaître les composantes européennes apporte sans doute quelque excitation à l'esprit. Le voici qui s'enfle de projets et qui résonne de débats contradictoires. Ces débats sont d'autant plus vifs que des points de vue passéistes, dont le trait principal est le caractère rapidement borné de l'horizon spatio-temporel, font obstacle à des initiatives futuristes, dont l'ampleur de vues est d'une dimension nouvelle, plus large.

Depuis fort longtemps, la société française est confrontée à des discussions internes tournant autour de son identité. La raison en est que le pays n'a pas été créé par le consensus spontané de ses habitants, mais par un jeu de conquêtes militaires et culturelles, impliquant des formes de destruction, d'asservissement et de révoltes. L'unité du pays résulte d'abord, non de l'adhésion des esprits, mais de l'imposition d'une structure politico-administrative commune et centralisée. Vient ensuite, également fondant l'unité du pays et de manière bien plus sérieuse, l'imposition d'une politique culturelle, à travers la diffusion d'une langue et une formation de l'esprit dispensée par le système éducatif. Une société ainsi construite sur un fonds de violence traîne derrière elle tout un ensemble de réactions potentielles contradictoires. Les esprits sont ballotés entre les conceptions jacobines et girondines de la société. Cette instabilité foncière engendre l'apparition d'attitudes excessives d'un côté comme de l'autre. Les réactions racistes, antisémites ou simplement xénophobes d'une fraction assez importante de la population, un habitant de ce pays sur six si l'on en juge d'après le vote lepéniste, ont sans doute une part de

leur origine dans cette violence sourde et cachée, interne à la société française. Le débat qui oppose aujourd'hui, entre autre sur l'aménagement du territoire, le Ministre de l'Intérieur à celui de l'Environnement, en est une autre expression. Le projet et l'existence même de cette revue Libertés, qui se veut au départ une revue de dialogue, est une autre manifestation, heureuse, des conséquences de l'agitation interne et parfois auto-destructrice de la société française.

L'évolution des natures des productions, des lieux de production, des modes de production tant sur le plan technique qu'administratif, sont autant de facteurs qui vont peser sur l'aménagement du territoire, qui ne peut plus se concevoir seulement comme national. Il est clair que ce n'est qu'au sein de nouveaux ensembles d'organisation et de coordination, dans le cadre d'entités autrement distribuées que les états actuels, que les problèmes économiques trouveront une meilleure solution. Comme le suggère le remarquable article publié dans le dernier numéro de cette revue par Robert Laffont, l'avenir de l'Europe passe par une nouvelle définition économique d'entités régionales qui vont s'affranchir des limites étatiques datant d'une autre époque.

La nature peut-être et le rôle en tout cas des états actuels sont appelés à changer. On veut croire que tous les hommes politiques en ont pris pleine conscience, et réfléchissent intelligemment sur ces problèmes.

On peut en douter à l'examen de l'interminable confrontation sur le code de nationalité qui trouble notre société ; débat typiquement français, sur certains plans d'un autre âge et qui, de ce fait, la ridiculise quelque peu. Interrogez avec quelques amis un passant lorrain : "Voulezvous, Monsieur, être Allobroge ou bien Breton ? Jurez allégeance à la nation de votre choix et signez !" D'abord surpris, notre héros se dira bien vite être tombé sur une bande de joyeux plaisantins. On peut se demander si, à l'heure de l'Europe, à quatre heures de Brive, trois de Londres ou de Cologne, la question du code nationalité ne fait pas partie d'un jeu de questions auquel se divertit la société enfantine, soit parce qu'elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez, soit parce qu'elle a trouvé un sujet dont elle peut débattre faute de pouvoir en traiter d'autres bien plus difficiles, soit enfin parce qu'elle cherche des sujets de querelle pour mieux se faire valoir auprès des badauds et du public en général.

Etre français se manifeste principalement par le fait culturel : le citoyen de ce pays est porteur d'une culture administrative, linguistique et et littéraire particulière. Si, seules, les aventures courtelinesques sont à retenir de la première forme de cette culture, les innombrables chefs d'œuvre produits par le génie littéraire au service d'une langue épurée ne peuvent au contraire que susciter l'adhésion enthousiaste à une communauté capable de porter et de faire valoir à un degré si élevé les vertus de l'esprit.

Le défi européen se situe à ce niveau culturel : comment fonder une communauté politique et économique qui assure la persistance de cultures aussi prestigieuses que différentes et enrichissantes ? La Confédération helvétique donne l'exemple d'une réponse réussie à ce défi. Il est alors raisonnable de penser que, sur le plan linguistique au moins, les diverses composantes de l'Europe n'ont guère à craindre de leur avenir.

Pourquoi donc quelqu'un étranger à la communauté européenne demanderait-il son insertion? En premier lieu pour des raisons de nature économique bien sûr. Combien d'africains tentent aujourd'hui d'atteindre les rives de l'Espagne avec l'espoir de pouvoir enfin manger à leur faim ? Soyez certains qu'avec un estomac aussi violemment taraudé, le demandeur d'asile jurera par ses grands dieux qu'il adhère de tout son cœur, par toutes les fibres de son âme et de son corps, à la communauté régionale qui veut bien l'accueillir. Bien sûr qu'il ignore beaucoup de cette communauté, de ses lois, de son passé. Demandez à un être de 18 ans, venant du fin fond de la misère, s'il a une idée du nombre de milliers de malgaches ou d'algériens morts sous les balles d'un pays à la réputation grande et généreuse ? Peut-être a-t-il entendu parler de ses pères recrutés plus ou moins de force pour servir l'honneur de la France et la libérer du joug des envahisseurs ? Probablement a-t-il entendu dire qu'une fraction d'un certain pays, parvenue au pouvoir, a, voici déjà quelques décennies, dénoncé et envoyé de sang-froid, dans les conditions les plus dégradantes et bestiales qui soient, des milliers de ses concitoyens dans des camps d'anéantissement. Ignore-t-il l'état d'esprit à son égard de cette même fraction de la population, et ne craint-il pas que, les mêmes causes, tant administratives que psychologiques, induisant les mêmes effets, lui-même

ou sa famille ne soient un jour des victimes douloureuses de l'exclusion méprisante, et de la barbarie ? Certes, il sait qu'existera toujours une autre fraction de cette population, plus faible, qui, modestement, lui viendra peut-être en aide, lui permettant de sauvergarder quelques pans au moins de sa dignité d'homme, voire de traverser une période cruelle de l'histoire humaine. En bref, s'il était informé des qualités et des revers de chaque communauté régionale, quelle serait l'élue, la française à la manière du poète Henri Heine il y a plus d'un siècle, ou l'anglaise qui, sans aucun doute avec l'aide discrète de Diana Gould, a conquis Yehudi Menuhin ? Le sociologue, l'homme politique français pourraient méditer sur ces observations du grand violoniste : "De tous les pays, l'Angleterre était celui qui offrait les meilleures chances d'approfondir et de satisfaire des intérêts non musicaux. Tandis que la société américaine ou surtout la société russe ont une structure verticale, l'Angleterre est organisée horizontalement à quelque niveau qu'on se trouve, tout ce qui existe à ce niveau vous est ouvert."

A l'époque de la création de l'Europe, de la mondialisation économique et écologique, de la déclaration universelle des droits de l'homme, exciter les passions d'un nationalisme rétrograde, imposer, mal conçu et somme toute hypocrite, un rituel administratif d'adhésion à une communauté culturelle locale, sont des indices troublants d'un recroquevillement identitaire patholologique et d'une inintelligence de la marche du monde. Ils sont les révélateurs d'une confusion qui règne dans certains esprits.

NOTES

Les textes rassemblés dans ce volume, à l'exception de l'Introduction, des N° I, II, XXI, XXIII, XXXV, ainsi que XXIV et XXV, ont été rédigés pour une revue discrète, de noble inspiration mais au tirage mouvementé, Libertés.

I Le Droit de Vivre (Journal de la LICRA) Octobre 1979, p. 24

II Temps nouveaux N° 5, Novembre 1994, p. 5

III Libertés N° 22 Décembre 1994 p. 6

IV Libertés N° 23 Janvier 1995 p. 5

V Libertés N° 24 Février 1995 p. 1

VI Libertés N° 25 Mars 1995 p. 6

VII Libertés N° 26 Avril 1995 p. 3

VIII Libertés N° 27 Mai 1995 p. 3

IX Libertés N° 28 Juin 1995 p. 6

X Libertés N° 29 Septembre 1995 p. 5

XII Libertés N° 30 Octobre-Novembre 1995 p. 6

XIII Libertés N° 31 Décembre 1995 p. 1 et, sous le titre *De l'angoisse* à *l'espoir*, N° 1 (nouvelle série) Septembre 1995, p. 22

XIV Libertés N° 32 Janvier-Février 1996 p. 4

XVI Libertés N° 33 Mars 1996 p. 2

XVII Libertés Nº 34 Avril 1996 p. 4

XVIII Libertés N° 34 Avril 1996 p.5

XX Libertés N° 37 Septembre 1996 p. 9

XXI Libertés Nº 38 Octobre 1996 p. 13

XXII Regards N°18 Novembre 1996 p. 20 XXIII Le Monde 6 Janvier 1971 p. 9

XXIV & XXV (la rédaction d'une chronique autour du thème final de ces textes a été suggérée par un de mes éditeurs. XXIV a servi de premier jet. Nous espérions qu'un quotidien accepterait de publier la chronique XXV. Il s'agissait d'une forme de réponse publique à un compte rendu rédigé par un auteur manipulé il faut le croire : n'avait-il pas écrit à l'éditeur que j'étais un suppôt de Le Pen! Le rédacteur en chef de la Gazette dans laquelle avait paru le "compte-rendu" organisa un échange de courrier : " Je ne nie pas du tout la part affective de ma critique, il s'agit effectivement d'un mouvement d'humeur écrit sous le coup de la passion (sinon pour-quoi écrire), pas d'un "procès" argumenté." Pas sérieux, don't act.

XXVI Libertés N° 40 Janvier 1996 p. 22

XXVII Libertés Nº 41 Février 1997 p.16

XXX Libertés N° 39 Novembre-Décembre 1996 p. 7

XXXII Libertés Nº 35 Mai-Juin 1996 p. 5

XXXVI Passages N° 84 Juin-Juillet 1997 p. 63

XXXVII Libertés N° 2 (nouvelle série) Octobre 1997 pp. 42-44

XXXVIII Libertés N° 3 (nouvelle série) Novembre 1997 pp. 29-31

XXXIX Libertés N° 4 (nouvelles série) Décembre 1997 pp. 40-41